

Voyage dans les livres

Par Lucienne GUILLERME, novembre 2020.

Nous ne pouvons plus voyager, nous sommes confinés et le tourisme souffre ; Nous pouvons découvrir le monde sur Internet ; alors est-il vraiment nécessaire de voyager ? L'exposition proposée en 1997 par l'Académie de la Val d'Isère au centre culturel de Moûtiers répondait en partie à la question ; **Le voyage dans les livres** montrait la richesse d'une bibliothèque alimentée par des tarins autrefois, livres toujours accessibles et sélectionnés alors pour illustrer des ouvrages récents (1).

Les écrivains dont nous allons lire des extraits ont voyagé et écrit **le récit de leur voyage** ; le voyage appelle souvent l'écriture ; **J.J Rousseau** a voyagé et surtout marché mais regretta de ne pas avoir écrit des notes pendant ses voyages « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi ».

Le voyage donc stimule la pensée ; c'est une expérience utile pour l'écrivain, **Lamartine** a voyagé en Orient. Ce que nous appelons aujourd'hui Moyen-Orient. Dans ses *Souvenirs, impressions. Pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (publié en 1832), il explique qu'il **écrivait pour lui-même**.

Pourtant, il a publié ses souvenirs ; voici ce qu'il dit à ce sujet :

« les notes que j'ai consenti à donner ici aux lecteurs ... n'étaient destinées qu'à moi seul ... le public était bien loin de ma pensée quand je les écrivais ».

Il nous explique aussi **comment il s'y prenait pour écrire** ses impressions de voyage :

« quelquefois à midi, pendant le repos du milieu du jour, à l'ombre d'un palmier ou sous les ruines d'un monument du désert ; plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d'une torche de résine ; un jour dans la cellule d'un couvent maronite du Liban ».

C'est grâce à ces notes que Lamartine **a conservé vivantes les images perçues** pendant ses voyages ; il écrit au sujet de ces images :

« c'est le regard écrit, c'est le coup d'œil d'un passager assis sur son chameau ou sur le pont d'un navire, qui voit fuir des paysages devant lui, et qui pour s'en souvenir le lendemain, jette quelques coups de crayon sans couleur sur les pages de son journal ».

Quand un peintre voyage, on s'attend à ce qu'il **dessine** pour rapporter le souvenir de ce qu'il a vu. Vous connaissez peut-être les dessins de **Roberts** ; ils nous renseignent sur l'état des monuments d'Égypte au début du XIXe siècle.

Le peintre **Fromentin**, quant à lui, prenait des notes pendant ses voyages pour mieux fixer sa mémoire ; voici ce qu'il écrit dans son *Carnet de voyage en Égypte* :

« Jamais je n'ai mieux observé la loi des couleurs complémentaires. Partout où la végétation des roseaux tourne au jaune, les eaux voisines tournent au bleu ...

dans la composition des couleurs ... J'aurai dans l'esprit leur couleur, leur lumière, rien ou presque rien de leur forme ; réalités inconsistantes, phénomènes sans corps ; des rêves habillés ».

Stendhal voyageait avec beaucoup de plaisir en Italie ; l'écriture, a priori, n'était pas son objectif en voyage ; pourtant, il écrivait en voyage ; il lui fallait recourir, comme il dit « au grand dispensateur du bonheur », c'est-à-dire, l'écriture.

Comment s'y prenait-il ? Il explique cela dans *Rome, Naples et Florence* publié en 1826 : « On peut écrire au crayon dans les moments perdus, en attendant les chevaux de poste ... l'été, on écrit assis dans les églises, lieux très frais, d'une jolie obscurité, et qui se trouvent exempts d'insectes et de bruits ».

Lamartine et Stendhal, en principe, écrivaient pour eux-mêmes ; pourtant, ils ont publié leurs souvenirs.

D'autres écrivains disent qu'ils éprouvent un grand plaisir à **communiquer** aux autres **leurs découvertes**.

L'historien **Michaud**, de retour de son voyage en Orient, a publié en 1834, sous le titre de *Correspondance d'Orient*, les lettres qu'il avait envoyées pendant son voyage. Michaud y exprime le plaisir éprouvé à décrire les lieux découverts pour ses correspondants. Je le cite : « la découverte d'un monde nouveau me trouverait indifférent si j'étais seul à le voir, et si je ne savais à qui le montrer ».

La Fontaine faisait dire la même chose au pigeon voyageur de sa fable : les deux pigeons :

« Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême

Je dirai : « J'étais là, telle chose m'advint »

Vous y croirez être vous-même. »

Le voyage apporte **des expériences** au voyageur mais aussi à son lecteur. Cela était connu dès l'Antiquité.

Le grec **Hérodote** voulait comprendre le monde connu des grecs au Ve siècle (*av.JC*) et le faire comprendre aux autres.

Bien des siècles plus tard, un voyageur, à la fin du 16^e siècle, constatait que, l'expérience étant « la vraie science politique », ceux qui avaient voyagé étaient les plus aptes au maniement des affaires ; ils avaient pu remarquer et juger les façons de vivre des régions éloignées. Ce voyageur publia en 1605 le récit de ses voyages, dans un ouvrage intitulé : *Les voyages du sieur de Villamont*. Il constatait que, dès sa jeunesse il était « curieux de voir pour apprendre » et ajoutait : « je me suis tant plu à mes voyages et j'ai mis par écrit ce que j'ai vu et connu dont un autre pourra faire son profit ». Il résumait par un quatrain son point de vue, pour ses lecteurs français :

« François voyez ces peuples étrangers

Sans changer d'air faites ce long voyage

De Villamont en la fleur de son âge

A ses dépens vous tire des dangers ».

Ainsi, celui qui ne veut pas affronter les difficultés du voyage peut tirer profit des expériences des voyageurs.

Lire des récits de voyage instruit et donne l'impression du voyage.

Un ouvrage imprimé au 16^e siècle constate qu'il est impossible à un homme de voir tous les pays du monde : « Puis doncques que la cognoissance des pays et gestes et coutumes estranges apporte un si grand plaisir et profit et que chacun ne peut les aller voir, il m'a semblé bon de mettre en escrit les plus renommez pays de tout le monde item les villes et montaignes, rivières et grands faits », *Cosmographie universelle* (1568)

Plusieurs collections consacrées aux voyages ont été publiées en France au XIX^e siècle. Dans *Voyages autour du monde*, on explique que « la curiosité, fille de l'ignorance est mère de la science aussi les voyages sont regardés comme **source inépuisable d'instruction**. L'**histoire** reste incomplète sans les voyages qui font connaître les pays et les peuples ; la **philosophie** ne peut se développer si les mêmes voyages ne lui révèlent les différents systèmes adoptés par les sages de toutes les nations ; la **poésie** enfin emprunte aux relations des voyageurs ses plus brillantes couleurs et l'Odysée, la Jérusalem délivrée ... ne sont que de poétiques voyages ».

C'est pourquoi, au XVII^e siècle ou encore au XIX^e siècle, on faisait lire aux jeunes des récits d'aventures (2). On les faisait aussi voyager quand on en avait les moyens ; c'est ainsi que le Grand Tour faisait découvrir l'Italie aux jeunes anglais ; on préconisait aussi en France le voyage en Suisse. A la fin du XIX^e siècle, les enfants du cours moyen lisaient « Le tour de France par deux enfants ».

Avant de partir en voyage, il faut **se documenter**. Les **guides** existaient déjà dans l'Antiquité. Le grec Pausanias a rédigé une description détaillée de tous les monuments et sites de la Grèce au deuxième siècle après J.C. Au Moyen Age, les pèlerins pouvaient consulter des guides pour apprendre où traverser les fleuves, où trouver leur hébergement, quels dangers il fallait savoir éviter.

Au début du XIX^e siècle, on s'intéressait aux beautés de la nature ; *Merveilles et beauté de la nature en France* encourageait les voyageurs à partir à la découverte « cet ouvrage puisse-t-il plaire ... et inspirer le désir d'aller quelquefois se reposer au sein de la belle nature, des plaisirs fatigants et trop souvent funestes de la société ... le voyageur doué d'un esprit observateur ... sera arrêté presque à chaque pas et ne cessera d'admirer une nature si variée... ». J'en arrive à un guide du XX^e siècle ; la préface du guide Nagel sur la Norvège a été écrite en 1955 par **J.P. Sartre**. Il constatait que les guides d'autrefois ne portaient intérêt qu'aux monuments anciens. Selon lui, il faut s'intéresser aux habitants, que font-ils, que pensent-ils ? « Nous pensons qu'une belle ruine est un vestige du passé mais qu'elle est aussi une partie vivante d'une ville moderne. Nous aimerions savoir ce que les habitants pensent d'elle, s'ils passent avec indifférence le long de ses murs ou s'ils en sont fiers... ».

Après avoir consulté un guide, le voyageur observe **les cartes**. Que montrent les cartes ? Elles sont chargées de symboles. Les grecs figuraient la Méditerranée au centre du monde ! pour les chrétiens tous les chemins menèrent à Rome et les Français divisèrent le monde en 2 de part et d'autre du méridien de Paris. « Plus claire encore étaient les anciennes cartes chinoises : l'Empire du Milieu était figuré par un carré, image de la stabilité du monde créé, divisé en damiers, un pour chaque province, au centre Pékin ... Un mur séparait le monde civilisé des barbares ... » (*J.P. Laurant- Le voyage*)

Pourtant, l'auteur des *Voyages historiques et littéraires en Italie*, en 1835, préféra les cartes aux guides, souhaitant disait-il « échapper ... à la diffusion descriptive, au mauvais style, aux épithètes, à l'enthousiasme à froid » ; grâce à la carte, selon lui, l'impression reste « libre et spontanée » ; je le cite « la carte de Keller ... est vraiment excellente : cette carte indique exactement par des signes les cascades, les rochers, les torrents, les points de vue les plus remarquables ».

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes

L'univers est égal à son vaste appétit,

Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !

Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Baudelaire – Les Fleurs du Mal

Pourquoi partir en voyage ?

Pour nombre d'auteurs du passé, le voyage était une évidence :

Les conquérants partis au loin ont ramené des récits de leurs voyages ou les historiens s'en sont chargé. Jules César a écrit des *Commentaires sur la guerre des Gaules* ; il a ainsi laissé des descriptions très utiles pour connaître les coutumes des Gaulois. Les soldats et officiers qui ont suivi Napoléon ont écrit des souvenirs de leurs campagnes ; les habitants de Moûtiers ont écouté avec intérêt les récits de J.M. Merme qui avait suivi Napoléon *des pyramides à Moscou*. Pour terminer le thème du voyage des conquérants, je vais laisser parler un écrivain du début du XIXe siècle, Marmontel. Il a écrit, dans son ouvrage sur les Incas en 1810, pour expliquer la conduite des Conquistadors en Amérique : « jamais l'histoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde ... Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une sagesse que les peuples n'ont jamais eue ... Chacun en abordant aux Indes était pressé de s'enrichir ».

Depuis l'Antiquité, les hommes partent en **pèlerinage**. En Grèce, les pèlerins se rendaient à Delphes, à Olympie ; au Moyen Age, les chrétiens partaient pour la Terre Sainte, à Rome ou à St Jacques de Compostelle. Les croisades ont précipité les peuples d'Occident vers la Palestine. Des **missionnaires** ont imaginé pouvoir convertir les peuples lointains à leur religion. Le récit d'un jésuite au Tibet, à la fin du 18^e siècle, est remarquable à ce sujet ; « le roi s'imaginait que nous étions des marchands ; on lui avait dit que nous apportions

des bijoux de grand prix ; en outre, il était loin de penser qu'il y eût un autre motif que le gain, capable de nous déterminer à entreprendre un voyage si pénible ... je lui dis que je m'étais déterminé à braver toutes les fatigues et les dangers d'un long voyage, pour savoir par moi-même s'il était chrétien, comme je l'avais entendu dire ; et que, comme il était possible qu'il s'éloignât maintenant de la foi de ses frères, je m'empresserais de lui annoncer ainsi qu'à son peuple, la vraie religion » (*Voyage au Thibet* -Le père d'Andrada).

Evidemment, **le commerce** a suscité de nombreux et lointains déplacements et cela dès la préhistoire !

Les récits des commerçants ont inspiré **Homère** quand il rédigea les aventures d'Ulysse dans l'Odyssée. Quand **Marco Polo** publia son *Livre des merveilles*, il rencontra un certain scepticisme de la part des hommes du XIIIe siècle. Dès le XVe siècle, les grandes découvertes ont suscité des publications ; au XVIIIe siècle, les **récits d'exploration** avaient atteint la perfection avec des notations géographiques, ethnologiques, botaniques.

Au XVIIIe siècle, les anglais voulaient **repérer toutes les côtes du Pacifique** ; dans *l'introduction aux voyages de Cook*, la situation est ainsi résumée : « Si les voyages de découverte ... ont facilité l'entrée des vaisseaux dans l'océan Pacifique, ils ont beaucoup étendu nos connaissances relativement aux terres... Magellan et les Espagnols qui parcoururent les premiers ces mers n'ayant voulu qu'arriver aux Molluques et autres îles qui produisent des épiceries, chacune des parties de l'Océan Pacifique qui ne se trouvait pas à leur route ... échappa ... à leur recherches » ; il convenait donc de poursuivre une exploration systématique.

Au XIXe siècle, les expéditions ont un caractère résolument scientifique.

Des naturalistes accompagnaient les navigateurs ; c'est pendant son séjour aux Galapagos, où il se trouvait en tant que naturaliste d'un navire britannique, que Darwin a acquis la conviction de l'existence de la sélection naturelle.

Les *Voyages dans les Alpes* du genevois de Saussure étaient des expéditions à caractère scientifique ; de Saussure écrivait dès 1786, « c'est surtout l'étude des montagnes qui peut accélérer les progrès de la Théorie du globe ».

La découverte des sources du Nil avait intéressé les savants dès l'antiquité ; Hérodote interrogeait les Egyptiens et leurs voisins pour résoudre cette énigme. L'explorateur James Bruce reprit les recherches et publia ses *Voyages en Nubie et en Abyssinie* en 1790 aux observations si précieuses.

Tous ces récits de voyage ont alimenté le rêve de leurs lecteurs.

Bien des voyageurs sont partis pour réaliser un rêve.

Des auteurs célèbres l'ont dit ;

Lamartine constatait que Chateaubriand était allé à Jérusalem « en pèlerin et en chevalier, la Bible, l'Évangile et les Croisades à la main » ; il brûlait « donc, dès l'âge de huit ans du dessein d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob » ; il

aimait voyager car son « imagination était amoureuse de la mer, des déserts, des montagnes, des mœurs et des traces de Dieu dans l'Orient » ; il avait appris à lire dans la Bible !.

L'historien **Michaud**, comme tous les jeunes collégiens de son temps, avait étudié la civilisation grecque ; il rêvait donc de voir la Grèce « J'étais impatient de descendre à terre, et de fouler le rivage de la Grèce ...J'étais ébloui par l'éclat de la lumière, suffoqué par la chaleur ; ajoutez à cela ce trouble de l'esprit qu'on éprouve dans un pays qu'on n'a jamais vu, et auquel on a rêvé toute sa vie. Lorsqu'on aperçoit la terre classique des beaux arts, l'antiquité, avec ses prestiges de gloire et de grandeur se présente à la pensée ».

Il nous fournit encore une observation : que pensons nous, quand nous découvrons pour la première fois la côte d'un pays ? il évoque son passage entre la Corse et la Sardaigne « le premier besoin qu'éprouve un voyageur à l'aspect d'une côte ou d'une île qu'il voit pour la première fois, c'est de demander à ses souvenirs et même à son imagination, quels événements s'y sont passés, quels peuples l'ont habité ou l'habitent encore. C'est là le véritable plaisir et quelquefois l'utilité des voyages ».

La curiosité, peut faire partir le voyageur.

Montaigne voyageait « pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui » ; le voyage lui semblait profitable car « l'âme y a une continuelle excitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles ». (*Essais De la vanité*)

Lamartine en voyage étudiait les religions, l'histoire, les mœurs, les traditions, les phases de l'humanité ; c'étaient là les éléments de sa poésie, de sa philosophie et **Michaud**, qui avait étudié l'histoire des croisades, avoue qu'il voyageait pour corriger ses fautes ; « on ne contestera pas l'utilité de mon voyage ; mais on me dira que peut-être il eût fallu commencer par là ».

Pour en terminer avec ce thème, je vais évoquer les écrits de **Jacques Lacarrière** dans *Promenades dans la Grèce antique (1978)* ; est-ce le rêve ou la curiosité qui le faisait voyager ? Il montra que les récits des écrivains d'un lointain passé pouvaient encore alimenter le rêve de nos contemporains. Il visita la Grèce en suivant les descriptions faites par Pausanias 1800 ans plus tôt « Pausanias, on s'en doute, voyagea le plus souvent à pied.. ; et c'est à pied qu'à mon tour... j'ai repris ses itinéraires, expérience passionnante car outre son intérêt archéologique et culturel, elle m'amena à rencontrer aussi la Grèce d'aujourd'hui. Je lui dois mes plus belles promenades à la recherche des sites oubliés, enfouis sous les herbes folles ».

Si les hommes voyagent depuis la préhistoire, certains préfèrent ne pas bouger ; d'autres se contentent de lire les récits des voyageurs. Il est vrai que **le voyage présente des contraintes**.

Il faut **rompre** avec ses habitudes.

Voyons ce que dit Lamartine : « je suis parti : les flots ont maintenant toute notre destinée. Je ne tiens plus à la terre natale que par la pensée des êtres chers que j'y laisse ».

Félix Despine, sous-préfet à Moûtiers, écrivit : « il me paraissait dur de quitter la civilisation, de renoncer à cette bonne vie savoisienne devenue pour moi plus douce que jamais, de dire adieu à mon excellente mère... »

Citons aussi une chanson de croisade

*« Oh ! vous les amants qui seuls pouvez la comprendre
Je vous prends à témoins de ma douleur
Moi qui part au loin. »*

Les voyageurs devenaient **des étrangers** là où ils se rendaient. Le jésuite en voyage au Tibet raconte ceci : « A notre arrivée dans la ville, le peuple se précipitait en foule autour de nous et toutes les femmes étaient aux fenêtres pour nous voir comme des objets extrêmement rares et curieux ».

Le **danger** guettait le voyageur. L'explorateur en Nubie, James Bruce, pouvait craindre les bêtes féroces, les déserts de sables mouvants et pire « des hommes sauvages, plus sanguinaires que les bêtes des forêts, et plus terribles aux voyageurs que la solitude des déserts et leur cruauté rend excessivement dangereuse la curiosité de quiconque ose les approcher » (*Voyage en Nubie*)

La traversée de la mer était incertaine. Lamartine avait acheté un arsenal de fusils, pistolets et sabres pour armer ses hommes d'équipage et lui-même « les pirates grecs infestent les mers de l'Archipel... J'ai à défendre deux vies qui me sont plus chères que la mienne ». Il avait emmené sa femme et sa fille pour un voyage de 2 ans ; il avait chargé des provisions de tout genre et une bibliothèque de 500 volumes choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyage !

Les formalités autrefois étaient pesantes ; il fallait ouvrir les malles, subir éventuellement la quarantaine, montrer son passeport et son bulletin de santé.

« En ouvrant nos malles sans merci et en les bouleversant de fond en comble, ils rendent moins brusque pour nous la transition entre les sauvages et les civilisés » (*Java, Siam, Canton – Le comte de Beauvoir*)

« les pilotes nous annoncent une quarantaine de dix jours et nous conduisent au port réservé sous les hautes fortifications de la cité de Valette. Le consul de France informe le gouverneur ...de notre arrivée ; il rassemble le conseil de santé, et réduit notre quarantaine à trois jours ». (*Lamartine*)

Déjà au 16^e siècle, le sieur de Villamont avait dû se conformer à ces formalités pour passer de France en Savoie : « Avant de partir de Lyon, il faut nécessairement prendre un passeport et une bulette ou bulletin de santé, autrement difficilement pourrait-on passer en Italie... En advenant qu'on séjourna quelques jours en une ville, il faut que la bulette en fasse mention ... il faut soigneusement garder les bulettes, d'autant qu'elles sont exactement visitées, par chacun passage : pour savoir si on a passé par quelque lieu pestiféré. Partant donc de Lyon, on me contraignit à l'entrée du pont du Rhône, montrer la bourse, et ce qui était dedans... ». Plus loin « avant que de monter la

montagne, on voit un lac ... qui porte ... le nom d'Aiguebelette ... En ce lieu là le changement des monnaies commence, desquelles je ferai peu de récit pour ce que tous les hôtes veulent être payés en monnaie de France, et non celle de Savoye : la raison est que leur monnaie ne vaut rien du tout, et qu'ils gagnent beaucoup sur la nôtre...Ceux qui ne sont pas avertis de la valeur de leur monnaie l'emploient à même prix qu'ils sont en France, qui est cause qu'ils y perdent beaucoup ».

Enfin, pour entrer en communication avec les indigènes, les voyageurs doivent trouver des interprètes ou apprendre **les langues étrangères**. James Bruce estimait être capable de parcourir l'Afrique sans avoir besoin d'interprète tant il avait étudié avec zèle les langages.

Stendhal ne regrettait pas d'avoir longuement étudié l'italien tant cette pratique courante de leur langue le rapprochait des italiens « c'est pour moi la plus douce récompense des deux ans que j'ai passé autrefois à apprendre non seulement l'italien de Toscane, mais encore le milanais, le piémontais, le napolitain, le vénitien, etc. Si l'on n'entend pas les finesses du milanais, les sentiments comme les idées des hommes au milieu desquels on voyage restent parfaitement invisibles ».

Le voyage peut-il décevoir ?

Sans doute ; si le voyageur ne trouve pas ce qu'il a cherché.

Michaud avait rêvé une Grèce conforme à l'image donnée par les textes anciens ; il ne rencontra que la Grèce moderne, ravagée par la guerre :« à peine le Loiret avait-il jeté l'ancre que nous avons vu autour de nous trois barques chargées de grecs aveugles et quelques petits enfants qui demandaient l'aumône ; les vieillards aveugles frappaient les mains, tendaient les bras vers le ciel et s'écriaient d'un ton lamentable ... Christos, Christos, Francese, bono francese ... Quand on voyage pour la première fois en Grèce, on rêve des villes superbes, des temples aux formes élégantes, des dieux et de héros debout sur leur piédestal de marbre ... il faut peu de temps pour vous précipiter des hauteurs de ces songes poétiques dans la triste et misérable réalité ! Si je voulais déplorer avec vous la vanité des choses humaines, l'état présent d'Argos pourrait me fournir un beau texte ...».

L'inconscience de Don Quichotte est la cause de son départ sur les routes de la Manche : « Ainsi, sans mettre âme qui vive dans la confiance de son intention, et sans que personne ne le vit, un beau matin, avant le jour, qui était un des plus brûlants du mois de juillet, il s'arma de toutes pièces, monta sur Rossinante, coiffa son espèce de salade, embrassa son écu, saisit sa lance et par la fausse porte d'une basse-cour sortit dans la campagne » *Cervantes*

Faut-il donc voyager ?

Le pigeon de la Fontaine revient misérable au logis après son voyage.

Voici la fin de la fable :

« La volatile malheureuse
Qui maudissant sa curiosité
Traînant l'aile et tirant le pied
Demi-morte et demi boiteuse
Droit au logis s'en retourna »

Pour terminer ce paragraphe, revenons à Baudelaire dans les *Fleurs du mal*
« Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit aujourd'hui,
Hier demain, toujours nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui »

Si l'enfant rêve de voyage en regardant les cartes, le voyage n'apporterait-il que l'illusion ; alors ne vaut-il pas mieux rester chez soi, comme le paysan rencontré par Jacques Lacarrière ? : « j'ai rencontré sur ce plateau un paysan heureux. Et quand je l'ai quitté, il m'a dit simplement ; « Vous marchez, c'est bien. Moi, j'aimerais pas être nomade. Je n'aime pas bouger de ma place. De toute ma vie, j'ai dû aller une dizaine de fois à Ambert. Si je pouvais, je resterais ici, toute l'année. On n'a besoin de rien de plus pour vivre ». (*Chemin faisant*)

Le voyage permet la **découverte de l'autre**.

Montaigne nous a parlé de la communication avec autrui ; il a regretté l'asservissement des indigènes du continent américain. Il avait su comprendre que les amérindiens avaient une civilisation différente de celle des européens et qu'il était illusoire de vouloir classer les civilisations : « je trouve qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, perfect et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruits que nature, de soy et de son progrez ordinaire a produicts » (*Essais, des cannibales*)

Au 18^e siècle **Bruce** constate la même chose « l'orgueil, l'ambition, l'ardente soif des conquêtes furent presque toujours les motifs qui dirigèrent ceux qui cherchaient à connaître la terre. L'avarice ouvrit la route aux voyageurs ... l'innocent ... vaincu ... flétri du nom de barbare ... tandis que l'usurpateur se qualifiait du nom de chrétien ».

Cook condamnait les massacres des indigènes ; mais il espérait leur apporter les règles d'une civilisation qu'il jugeait supérieure, « les instruire des devoirs de toutes les sociétés et suppléer aux défauts de leur position en leur communiquant une partie de nos arts ... », il n'en pensait pas moins que « en se comparant avec nous, ils ont dû être frappés d'un sentiment profond de leur infériorité ».

Tout comme les conquistadors du 16^e siècle, il reçut la consigne de son roi (le roi d'Angleterre), de prendre possession en son nom des contrées découvertes.

Marmontel constatait en 1810 que chez les Incas, « tout dans les mœurs était réduit en lois ; ces lois punissaient la paresse et l'oisiveté ... mais en imposant le travail, elles écartaient l'indigence ; et l'homme forcé d'être utile, pouvait du moins espérer d'être heureux. Elles protégeaient la pudeur comme une chose inviolable et sainte, la liberté comme le droit le plus sacré ».

Les voyages permettent **une remontée dans le temps**

Les ruines et les monuments anciens font découvrir les civilisations disparues.

C'est avec la Renaissance que les humanistes, les artistes se sont intéressés à l'Antiquité. **Volney**, en 1822 écrivait : « je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux ! C'est vous que j'invoque ; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées ». (*Les ruines ou méditations sur les révolutions des empires*).

Chateaubriand a découvert l'Égypte depuis un bateau voguant sur le Nil, comme on le fait encore aujourd'hui « nous découvrîmes le sommet des pyramides : nous en étions à plus de dix lieues. Pendant le reste de notre navigation, qui dura près de huit heures, je demeurai sur le pont à contempler ces tombeaux » ; il se demandait alors ce que nous apprennent ces tombeaux ; ils « portent la mémoire d'un peuple au-delà de sa propre existence ».

Chateaubriand a fortement contribué au développement de la **littérature exotique** en France. Le Romantisme porta un intérêt particulier aux pays étrangers pour ce qu'ils offraient de nouveau : leurs paysages, leurs habitants, leurs coutumes.

Voyage et exotisme avaient pour but de dépayser le lecteur, de lui faire découvrir la pensée des pays inconnus ; les voyages étaient l'occasion pour les auteurs de méditer sur la destinée humaine et sur la fuite du temps.

Après 1850, le **Réalisme** manifesta un grand souci d'exactitude. Les écrivains visitaient les pays où ils faisaient vivre leurs héros. Flaubert est allé en Tunisie pour étudier la civilisation de Carthage afin de rédiger son roman *Salambô*. On peut parler d'un « roman archéologique ».

Au 19^e siècle, l'Italie était toujours visitée ; le Moyen orient était aussi très à la mode chez les écrivains, avec l'Égypte, les lieux Saints. En Europe (*Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark ... etc – Cox Paul-Henri*), dès l'antiquité, on visitait la Grèce ; au Moyen Age l'Italie était sur la route des Lieux saints ; les amateurs d'art y venaient depuis la Renaissance. La Suisse fut à la mode au 18^e siècle ; au 19^e siècle, en Allemagne on découvrait la vallée du Rhin sur un bateau à vapeur (*Le Rhin et ses bords- Collection de vues pittoresques*) ; l'Espagne était appréciée pour sa « couleur locale » et l'Angleterre intéressa les voyageurs pour les effets de la révolution industrielle. Voici ce qu'on peut lire dans des *Souvenirs d'Angleterre* en 1841 : « ce qui m'a d'abord étonné, (à Londres) ce fut le brouillard épais qui commençait à se répandre ...

habituellement produit par la fumée de charbon ... j'étais suffoqué par l'odeur de la fumée ... Il faut être à Londres pour se former une idée de la beauté de ses rues, de la commodité et même de l'élégance de ses trottoirs ».

La Russie était régulièrement visitée mais l'Europe centrale faisait figure de nouveauté. Hors d'Europe, les Etats-Unis étaient appréciés pour leurs paysages et leur vie politique. La culture de l'Asie a toujours alimenté une très grande curiosité. L'Afrique fut parcourue par les explorateurs et les missionnaires. Les récits des explorations passionnaient les Européens. Les explorateurs étaient des voyageurs mais ils n'étaient pas des touristes.

Qu'est-ce que le tourisme ?

Le mot tourisme a été forgé à partir de l'expression du Grand Tour qui faisait découvrir l'Italie aux jeunes aristocrates anglais ; c'est en route vers l'Italie que ces jeunes voyageurs ont découvert les Alpes, la Suisse puis la Savoie. J.J. Rousseau alors a mis la montagne à la mode. C'est au début du 19^e siècle qu'on a parlé de tourisme. Le tourisme, c'est **le voyage d'agrément**, celui que pratiquait Stendhal. Stendhal disait « je voyage, non pour connaître l'Italie, mais **pour me faire plaisir** ». Le tourisme au début du 19^e siècle comprenait le thermalisme, les bains de mer ; ces séjours, a priori à but thérapeutique, apportaient bien des distractions. Les rentiers fréquentaient la Côte d'azur en hiver. L'amélioration des voies de communication accéléra le mouvement ; les Alpes devinrent le « terrain de jeu de l'Europe », puis on se précipita vers la mer l'été. Aujourd'hui, le touriste visite l'Egypte, la Chine, etc, sans difficultés majeures et en peu de temps. Le voyage organisé est facile ; mais il est critiqué. A quoi bon visiter des monuments en quelques minutes, accumuler les photos ; on fait les Etats-Unis en 8 jours ! Ne pourrait-on aussi bien voir les grandes destinations sur **Internet** ? mais alors où serait l'ambiance ? Mais quelle ambiance ressent-on en visitant si rapidement ?

Mais **il y aura toujours de vrais voyageurs** ; ceux qui ne se contentent pas de voir mais qui veulent sentir et voyager en prenant leur temps, à l'étranger ou en France.

Je vais terminer en lisant l'introduction du livre de Jacques Lacarrière, *Chemin faisant* : « Rien ne me paraît plus nécessaire aujourd'hui que de découvrir ou redécouvrir nos paysages et nos villages, en prenant le temps de le faire. Savoir retrouver les saisons, les aubes et les crépuscules, l'amitié des animaux et même des insectes, le regard d'un inconnu qui vous reconnaît sur le seuil de son rêve. La marche seule permet cela. Cheminer, musarder, s'arrêter où l'on veut, écouter, attendre, observer. Alors, chaque jour est différent du précédent comme l'est chaque visage, chaque chemin. Ce livre n'est donc pas un guide pédestre de la France, un inventaire touristique, un pèlerinage culturel, mais **une invitation au vrai voyage** ». Jacques Lacarrière, en faisant le récit de sa découverte d'une

partie de la France en marchant, a certainement amené des lecteurs à l'imiter ; beaucoup de gens marchent aujourd'hui.-

(1) Le voyage – Hélène Lefebvre (1989) et Le voyage – J.P. Laurant (1995)

(2) Voyage du jeune Anacharsis en Grèce par l'abbé Barthélémy, 1835 et Peters ou épisode d'un voyage en Suisse, 1837 (bibliothèque instructive et amusante) et Le Tour de France par deux enfants (première édition, en 1877) « on se plaint continuellement que nos enfants ne connaissent pas assez leur pays ... nous avons essayé de mettre à profit l'intérêt que les enfants portent aux récits de voyage. En racontant le voyage courageux de deux jeunes lorrains à travers la France entière ... En les suivant le long de leur chemin, les écoliers seront initiés peu à peu à la vie pratique et à l'instruction civique en même temps qu'à la morale ... ».